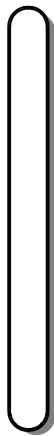


COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE



**L'EMOTION COMME ELEMENT CAPITAL DE LA
NOUVELLE STRATEGIE AMERICAINE.**

Mémoire de géopolitique
du Commandant Pierre-Emmanuel TROUVÉ
dans le cadre de l'étude dirigée
"La nouvelle stratégie américaine et les menaces asymétriques "



émotion-Latchezar Boyadjiev©

Directeur :
Monsieur Antoine Joseph ASSAF
Mars 2004

L'EMOTION COMME ELEMENT CAPITAL DE LA NOUVELLE STRATEGIE AMERICAINE.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
1 L'EMOTION GOUVERNE NOS SOCIETES ET LES MEDIAS LA PROPAGENT INSTANTANEMENT A L'ENSEMBLE DE LA PLANETE	2
1.1 DEFINITION	2
1.2 L'INFORMATION	3
1.3 LE RECIT MEDIATIQUE POUR VEHICULER L'EMOTION.	4
1.3.1 Le modèle narratif.	5
1.3.2 Récit, relation et sensation	5
1.4 L'EMOTION A-T-ELLE REMPLACE L'OPINION?	8
1.5 LE FACTEUR TEMPS	10
1.5.1 Le choc du direct ou le temps de la réflexion	10
1.5.2 Ravages de la télévision continue	11
1.6 LA PROBLEMATIQUE DU RESEAU DES RESEAUX	12
2 L'EMOTION EST L'ARME DES MENACES ASYMETRIQUES	13
2.1 LES MENACES ASYMETRIQUES	13
2.2 LA TERREUR	14
2.3 L'OPINION PUBLIQUE	16
3 L'EMOTION CONDITIONNE LA NOUVELLE STRATEGIE AMERICAINE.	17
3.1 LA NOUVELLE STRATEGIE	17
3.2 LA GUERRE DE L'INFORMATION	19
3.3 LA DESINFORMATION	20
3.4 L'INFODOMINANCE	21
3.4.1 Les facteurs technologiques source de changements	23
3.4.2 Le facteur stratégique source de changements	24
3.5 INFLUENCE SUR L'OPINION PUBLIQUE.	27
CONCLUSION	30
BIBLIOGRAPHIE	31

INTRODUCTION

Les derniers événements survenus en Espagne le 11 mars 2004 l'ont encore une fois souligné de manière flagrante : l'émotion est le ressort principal duquel jouent tous les acteurs de la scène internationale et mais aussi nationale. Comme c'est le leitmotiv depuis le 11 septembre 2001, le monde est en guerre mais les actions violentes n'en sont pas la seule manifestation car il est désormais plus important de contrôler le comportement de l'adversaire que de détruire ses forces et d'occuper son territoire. Dans le conflit qui oppose les Etats Unis d'Amérique et les menaces asymétriques, cette question de l'émotion est devenue centrale et la nouvelle stratégie américaine y est aussi soumise.

On se perd en conjecture pour savoir si la date du 11 mars a été choisie en rapport avec celle du 11 septembre ou alors avec la proximité des élections législatives espagnoles ou pour une autre obscure raison. Il est en revanche certain qu'elle ne tient pas du hasard et même a été choisie à dessein. Il est possible de multiplier les exemples où le point d'appui du levier politique est l'émotion de la population. Pourtant cette émotion ne se limite pas à la sphère politique car comme l'avait dit Alexis de Tocqueville, le peuple « sent bien plus qu'il ne raisonne »¹. C'est en effet une règle générale dans le monde des médias d'information, la recherche des sujets et leurs présentations cherchent sans cesse à susciter l'émotion la plus vive parmi leur public. Les effets de cette quête effrénée sont aussi multipliés par l'instantanéité et la globalité de la diffusion.

S'il semble relever de la tautologie d'affirmer que les terroristes visent à submerger les populations visées par des émotions négatives, il apparaît que la sophistication des attentats dénote une démarche très méthodique pour obtenir l'effet maximum.

De la même manière, le pouvoir politique américain doit tenir compte de l'émotion au sein de son opinion publique pour orienter son action. Il peut s'appuyer sur cette émotion pour conduire sa politique. A contrario, cette émotion peut aussi lui dicter sa conduite si ce n'est pas lui qui la maîtrise.

¹ De la démocratie en Amérique

1 L'EMOTION GOUVERNE NOS SOCIETES ET LES MEDIAS LA PROPAGENT INSTANTANEMENT A L'ENSEMBLE DE LA PLANETE

1.1 Définition

En psychologie, l'émotion désigne une réaction comportant des modifications physiologiques qui stimule l'individu et le prépare à agir. Les trois émotions primaires sont la colère, l'amour et la peur; elles sont déclenchées en réaction immédiate à une stimulation externe ou par un processus subjectif et indirect comme la mémoire, l'association ou l'introspection. Le psychologue américain John Watson a démontré que ces réactions émotionnelles peuvent être conditionnées.

Lorsqu'un individu mûrit, la part des stimuli externes dans ses réactions émotionnelles diminue. Ces stimuli deviennent alors également plus complexes : un adulte peut ainsi ressentir de la peur dans une situation qui mettrait un enfant en colère. Les différents types de réactions tendent enfin à se ressembler lorsque leur violence augmente.

Toutes les réactions émotionnelles s'accompagnent de modifications physiologiques. Ainsi, la colère entraîne une accélération du rythme cardiaque; la peur peut provoquer des syndromes aigus de tremblements ou de perte de la parole, ou être dissimulée derrière une apparente tranquillité. « L'émotion te prend. Une image, une phrase, une musique, une voix, une présence : la gorge se serre, les yeux se mouillent, le cœur bat, les mains tremblent, un flot d'énergie te parcourt. L'orage intime s'accompagne de tumultes cérébraux : des associations d'idées, d'images, s'enchaînent. Ton « corps humide » est mis en mouvement (« ému ») par des décharges hormonales (« humeurs ») »¹.

Mais l'émotion n'est pas seulement physique. Les faits qui ont provoqué une émotion se gravent dans la mémoire² pour faire ressurgir cette émotion à la moindre occasion propice.

De plus en plus l'émotion revendique toute la place. Les choses, les êtres, n'existent que par les émotions qu'ils procurent. Les réactions sont vives : larmes, rires, cris de joie, colères, coups de cafard. L'autre est, selon l'émotion qu'il éveille, assailli d'embrassades ou d'insultes. L'expérience, la connaissance du monde n'ont plus alors aucune importance. La

¹ Jean-Didier Vincent (1965-), *Biologie des passions*, Odile Jacob 1986

² Larry R. Squire et Eric R. Kandel, *Memory From Mind to Molecules*, Scientific American Library 1999

précision du vocabulaire n'étant pas nécessaire, il abonde en superlatifs, termes à la mode et onomatopées qui expriment bien-être ou malaise. Dans ce contexte seules des personnes dont la vie matérielle est assurée peuvent se livrer à ce culte de l'émotion : la faim et l'inconfort ne permettent pas d'oublier l'existence des choses ni des êtres.

1.2 L'information

L'information apparaît de plus en plus comme un produit qui a une dimension culturelle, qui représente une valeur économique et qui circule de manière transnationale. Un produit culturel parce que les événements qui nous sont transmis à travers les récits construits par les médias constituent le substrat de toute notre vie sociale, dans les pays industrialisés comme dans les pays en développement.

Un produit économique, parce que le traitement de l'information et ses modes de diffusion sont de plus en plus abordés selon des logiques marchandes. Le contrôle opéré par les grands groupes de communication fusionnés sur les technologies comme sur les contenus (l'exemple américain de la fusion entre Time Warner et AOL, ou la fusion entre les opérateurs européens CLT-UFA, Pearson et Audiofina le confirment bien) renforce la valeur économique du transfert de l'information gérée comme une marchandise, et a aussi des conséquences sur le traitement du récit médiatique, entre autres sur la part grandissante de l'émotion dans l'information.

Un produit transnational enfin, parce que les nouvelles chaînes et les fournisseurs d'accès à l'information (de CNN à Internet) sont conçus et fonctionnent selon des logiques de diffusion mondiale, sans que l'appartenance d'origine apparaisse encore comme un critère déterminant.

Dans cet environnement en évolution accélérée, où la presse écrite est en crise profonde dans un bon nombre de pays industrialisés, la télévision reste encore le diffuseur principal d'informations, à travers ses journaux télévisés consommés en commun par un large public. Mais l'usage d'Internet apparaît comme un support permettant toutes les fragmentations, dans la diffusion des messages. L'information médiatisée est un des lieux principaux de structuration de l'imaginaire des sociétés contemporaines (autant sinon davantage que la fiction). Et cette information est transmise par de micro-récits que nous consommons et co-construisons simultanément. Le journal télévisé est le lieu d'un rite social qui perdure en alimentant les conversations, intervenant dans l'espace privé de tout un chacun. La crise est

une situation d'exception appréciée pour cela par les médias car elle les appelle comme les poumons appellent l'air. Ils apprécient son caractère immédiat et dramatique.

1.3 Le récit médiatique pour véhiculer l'émotion.

Pour les linguistes, la narration désigne restrictivement un type de texte parmi d'autres. Certains genres pourraient prendre la forme d'un type narratif, lorsque les six critères suivants sont tous réunis: une succession d'événements, une unité thématique, des prédicats transformés, un procès (c'est-à-dire une action qui forme un tout, comprenant un début, un nœud et un dénouement), une causalité narrative qui excède l'enchaînement chronologique, une évaluation finale configurante.¹

Umberto Eco affirme: « Le roman comme genre peut disparaître. Mais la narrativité, elle non. C'est une fonction biologique »..²

Lorsque l'information nous est transmise par les médias, elle privilégie à son tour la voie narrative. Contre l'idéologie de la transparence énonciative, nous choisissons l'opacité de la nécessaire mise en intrigue de l'événement. Un événement ne devient information qu'au moment où il est médiatisé, donc mis en récit.

Ensuite, le modèle narratif est tellement prégnant, surtout en télévision, qu'il s'impose comme une structure d'écriture des informations, mais qu'il contamine également nombre de séquences, faisant passer de simples descriptions d'actions pour des récits. L'exemple le plus frappant en est le bulletin météorologique télévisé. Simple présentation de séquences chronologiques concaténées dans la paléo-télévision, il est devenu un spectacle à part entière, mis en scène, dramatisé, accompagné d'anecdotes.

Enfin, si cet effet de narrativisation est patent du côté du producteur du message, il intervient également dans la manière dont les récepteurs consomment ces séquences et bien d'autres.

La prégnance du modèle narratif est telle qu'il amène le récepteur à consommer sur ce mode narratif ce qui n'en relève pas au sens linguistique. La séquence d'information, saisie entre un feuilleton télévisé et une publicité, a été préparée bien auparavant, et donc montée, construite avec un enchaînement de plans sélectionnés, habillés d'un fond musical; elle sera aussi reçue comme un récit, même si elle n'est que pure relation événementielle.

¹ Cf. J.-M. Adam, Les textes: types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue, Paris, Nathan Université, coll. Fac. Linguistique, 1992.

² U. Eco, Le Nouvel Observateur, n° 1318, février 1990

Ainsi, le modèle narratif, dans le système médiatique, et tout particulièrement en télévision, contaminerait¹ l'ensemble du dispositif, de telle sorte qu'il est majoritairement construit et consommé sur le mode narratif.

Pour qu'elle soit opérationnelle, l'information postmoderne ne doit-elle pas continuer à se transmettre sous forme de récit, c'est-à-dire sous forme d'histoire? Une information radicalement dé-narrativisée peut-elle capter ses destinataires?

1.3.1 Le modèle narratif.

Cependant, comme le modèle narratif excède le seul domaine fictionnel, le récit de presse doit aussi être positionné par rapport au vraisemblable. Le journaliste est d'abord un observateur des faits, et il est donc soumis à l'objectivité; mais il est ensuite interprète, et il fournit alors une opinion qui relève de l'impartialité. Il est enfin un narrateur qui suit les modèles de l'authenticité et de la véridicité. La vérité de l'énonciation a de plus en plus tendance à l'emporter sur la véracité vérifiée des faits. C'est la position de Louis Quéré, dans un chapitre intitulé significativement « L'information comme science-fiction » où il rappelle opportunément qu'une « information non vérifiable par son destinataire n'est pas vraie mais vraisemblable ».²

Mais il y a encore deux autres aspects à prendre en compte: le rapport entre récit et émotion, la gestion du temps médiatique. Les consommateurs culturels d'aujourd'hui ne sélectionnent plus leur demande d'imaginaire par rapport à un support déterminé, ils saisissent dans la même journée une information à la radio, complétée par un coup d'œil dans le journal, et illustrée d'une séquence du journal télévisé.

1.3.2 Récit, relation et sensation

Rappelons d'abord que la fameuse objectivité du discours journalistique repose sur des ambiguïtés. Il y a d'abord l'hypothèse contestable que la circulation de l'information se déroulerait selon un schéma mécaniste où un émetteur transmettrait un message à un récepteur, en occultant son rôle d'intermédiaire, sans qu'il n'y ait aucune altération du message à aucun moment, et où le récepteur serait une espèce de réceptacle passif, sans prise sur ce

¹ Ph. Marion «Narratologie médiatique et médiagénie des récits», Recherches en communication, n° 7, 1997.

² L. Quéré, Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne, Paris, Aubier Montaigne, coll. Babel, 1982

qu'il ingurgite. Des théories d'écriture journalistique ont proposé le fameux modèle des 5 W¹ (« who, what, when, where, why ») qui devait donner un cadre standardisé de transmission de l'information, permettant un traitement objectif de tous les événements. Cette démarche rationalisante semble cependant relever de plus en plus de l'idéal mythique que de la pratique quotidienne.

L'information ne se réduit pas à des news, des data mais elle procède aussi d'un désir mutuel de reconnaissance. Ces deux composantes sont indispensables pour que la pâte narrative puisse lever. L'information passe par la découverte de l'autre, elle doit s'incarner dans des visages, ce qui explique le succès, en télévision, des présentateurs de journaux télévisés, ces « anchormen » qui donnent de la chair aux nouvelles.

L'émotion fait partie, constitutivement, de l'événement et de sa réception. Il faut donc la débarrasser de sa charge péjorative initiale, mais en faisant la part entre émotion et sensation. La sensation est d'abord un phénomène de type physiologique, lequel entraîne un effet sur le récepteur et provoque une modification dans la conscience de celui-ci. Une stimulation réussie produit une excitation qui entraîne une modification passagère et réversible dans l'organisme stimulé. Il faut néanmoins rester prudent, avant d'effectuer le saut entre la sensation perceptive (telle qu'identifiée par un des cinq sens) et la sensation entendue dans un sens émotionnel. La sensation est au sens strict une donnée physiologique et non psychologique. Cependant, c'est bien la perception de la voix d'un ami qui permet de l'accueillir de manière chaleureuse. C'est le goût d'un plat cuisiné qui procure une sensation de plaisir. Il y a donc un effet de discrimination dans le travail sensoriel (perception et évaluation des couleurs chaudes et froides, des odeurs...), qui peut s'opérer parce que la sensation a un lien avec les affects.

Prise dans un sens plus large, la sensation physiologique est augmentée d'un contenu affectif, qui a à voir avec l'émotion. La sensation est liée à une forme d'excitation, qui peut entraîner un plaisir, une jouissance passagère, mais aussi des réactions négatives de peur ou d'angoisse. A la différence du sentiment, l'effet sensationnel est intense, mais immédiat et passager. Là où le sentiment s'inscrit dans la durée, la sensation suppose l'immédiateté. Cela permet de dégager quelques remarques sur les rapports entre sensation et récit médiatique. L'information pourrait être définie comme essentiellement sensationnelle, puisqu'elle fonctionne dans un principe d'immédiateté, de proximité temporelle à l'événement. Cet événement lui-même peut être défini comme une rupture avec l'ordre ordinaire, c'est le

¹ ce modèle construit par Lasswell dans les années 20 et développé par Shannon et Weaver

stimulus qui va entraîner une réaction du spectateur. La nouvelle, parce qu'elle fait irruption brutale, est porteuse de sensation.

Lorsque l'événement qui surgit est chargé d'affects, il générera d'autant plus émotion et sensation. Ce qui se retrouve spécifiquement dans certains types de récits comme les faits divers. Ceux-ci mettent en scène un événement sans impact sur la longue durée, qui produit une sensation forte au moment de sa consommation, mais sans entraîner de conséquence durable (ce qui le distinguerait du fait de société). En outre, le fait divers représente aussi, très souvent, des événements chargés d'émotion, parce que convoquant les grandes pulsions de l'éros et de thanatos.¹

Affirmer que la presse n'existe que dans son rapport avec un public relève de la tautologie, mais c'est cependant du côté de la publicité de l'événement que peut se saisir la dimension sensationnaliste d'une nouvelle. C'est moins dans l'énoncé que se repère le sensationnel que dans ses modalités d'énonciation. Autrement dit, il n'y a pas de sensation sans relation. La sensation n'est donc mesurable dans ses effets que du côté de la réception: elle éveille (ou exhibe) nos pulsions à travers des jeux de spectacularisation et de dramatisation. La nouvelle sensationnelle donne à voir pour aviver ou apaiser nos peurs (selon qu'on se situe dans une approche de type mimétique ou cathartique), de la même manière que l'exhibition des exécutions capitales (événement sensationnel s'il en est) servait à la fois de sanction pour les criminels et d'avertissement pour un public impressionné par le spectacle de la mort. C'est bien sûr en suivant cette interprétation, que certains groupes ou individus posent des actes publics dans l'intention de créer la sensation. Prises d'otages, détournements d'avion, suicide par le feu sont destinés à attirer l'attention du public le plus large sur une cause par le biais d'un événement que l'on veut le plus sensationnel possible.² Le sensationnel, dans une approche pragmatique, pourrait donc se définir comme une réponse à un stimulus particulièrement stimulant (dans le sujet choisi, dans son traitement journalistique, dans sa mise en page graphique, iconique, ses couleurs), destiné à produire des sensations. Il y a sensationnel quand l'effet prime sur l'information, quand l'énonciation l'emporte sur l'énoncé.

Ce n'est donc pas le contenu qui fait la sensation, même si certaines thématiques y prêtent plus aisément que d'autres. C'est le choix d'un effet de réception marqué qui déterminera le caractère sensationnaliste de la réception qui s'établit avec le lecteur ou le spectateur. Jouer ainsi la carte de l'émotion (sans même parler de sensation ou de sensationnel) renvoie

¹ A. Dubied et M. Lits, *Le fait divers*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je?, n° 3479, 1999

² P. Mannoni, *Un laboratoire de la peur, terrorisme et média*, Marseille, Hommes et Perspectives, coll. Psychologie et Société, 1992

immédiatement aux thèses sur l'aliénation des masses, détournées des grands enjeux politiques et sociaux par la mise en avant du divertissement. Après la religion et le sport, les médias de masse seraient le nouvel opium du peuple. Mais on peut aussi prendre en compte une interprétation de type psychosociologique sur le rôle d'identification et de projection autorisé par la découverte de certains événements qui confrontent les lecteurs à des questionnements existentiels profonds. C'est en ce sens, par exemple, que le fait divers sera tantôt perçu comme un objet d'aliénation, tantôt d'agrégation sociale par les analystes.

1.4 L'émotion a-t-elle remplacé l'opinion?

Il ne faut pas nier non plus que cette propension à jouer la carte de l'émotion n'est pas entièrement étrangère à la marchandisation croissante de l'information. L'émotion a une valeur marchande, au moment où les modèles de référence politiques et idéologiques sont en perte de vitesse, où les citoyens manifestent de la défiance envers les institutions, où se confirme un repli vers la sphère privée, déjà observé depuis quelques années, sinon quelques décennies. Dans un secteur où la concurrence devient sévère, « l'info-émotion », « l'infotainment » constituent des moyens non négligeables de préserver ou de conquérir des parts de marché. Certains pourraient être tentés aujourd'hui de transformer la part nécessaire d'émotion constitutive de l'information en sensation, c'est-à-dire de privilégier un traitement qui construit une émotion surajoutée à l'événement, qui surévalue la part de l'émotion à des fins mercantiles.

Le fait divers apparaît comme le lieu emblématique de cette emprise toujours plus forte de l'émotion dans la mise en récit. Il est vrai que cet objet socialement réprouvé et méprisé, peut être vu comme une formidable machine à détourner le public des véritables problèmes économiques, sociaux et politiques qui se posent à notre société. Mais il est aussi le lieu d'émergence de nos peurs, de nos angoisses, et répond, au-delà de sa dimension cathartique, à un besoin de se rassurer. Plus important que ce faux débat est celui du constat d'une montée de l'émotion, dont la gestion équilibrée est nécessaire, au moment où la construction de l'opinion semble moins assumée par le système médiatique. Pour le dire en un bref exemple, la couverture médiatique de l'aide humanitaire d'urgence dans des situations de catastrophe extrême a remplacé l'analyse des problèmes de fond du développement dans des rapports Nord-Sud à repenser globalement.

Sans partager les options extrêmes de Pierre Bourdieu sur les dangers de la télévision, ou les effets nocifs de faits divers qui servent surtout à faire diversion¹, nous pouvons néanmoins nous interroger sur le risque qu'il y aurait à voir l'émotion, constitutive de l'événement, se transformer en sensation, c'est-à-dire en traitement fabriqué de l'information à des fins de marchandisation. En effet, derrière la course au scoop, les transgressions de la vie privée, les surenchères parfois déguisées en démarches de pseudo-investigation, c'est souvent la sensation qui est recherchée. Mais la frontière est difficile à saisir, d'autant que l'émotion occupe désormais une place plus importante dans la vie sociale collective qu'auparavant. S'il y a plus d'émotion dans les médias, c'est peut-être aussi parce qu'il y en a plus dans la société, qu'elle est reconnue comme une valeur moins négative, moins occultée dans sa manifestation publique qu'auparavant. Elle acquiert donc aussi un poids informatif. Ce dont se revendiquent dès lors des journalistes, qui laissent une place à leurs émotions personnelles au cœur de leur métier d'informer. Cela entraînera certains d'entre eux, par exemple dans les affaires qui touchent la Belgique depuis 1996, à se revendiquer d'un journalisme compassionnel, qui revaloriserait l'identité sociale d'une profession elle aussi en crise. Ce que certains ont appelé le «journalisme blanc» apparaît aussi comme une manifestation de l'émotion dans l'information. Est-ce une dérive sensationnaliste qui n'ose pas s'assumer, le signe d'une évolution sociale globale, ou d'une crise profonde de la fonction du journaliste?²

Mais on sait que les codes et les supports conditionnent aussi un certain type de messages. Les analystes insistent sur la spécificité d'usage des canaux de diffusion et les différences que cela entraîne dans le traitement de l'information. Régis Debray a rappelé dans son Cours de médiologie générale, que « le support est ce qui se voit le moins et qui compte le plus ».³ L'information n'est pas la même en système digital ou analogique. Les cérémonies rituelles partagées par la collectivité lors de décès de personnalités politiques prennent une dimension autre parce qu'elles sont télévisées, et que l'image amplifie le partage de l'émotion, autrement et avec plus de force que ne peut le faire un texte. S'y ajoutent les effets dus à la transmission en direct, les phénomènes de spectacularisation de ces événements. C'est la victoire du «comme» sur le «parce que» dans l'image télévisuelle.

¹ P. Bourdieu, Sur la télévision, Paris, Liber, coll. Raisons d'agir, 1996

² B. Grevisse, L'affaire Dutroux et les médias. Une «révolution blanche» des journalistes?, coll. Médias et Société, 1999

³ R. Debray, Cours de médiologie générale, Paris, Gallimard, 1991

1.5 Le facteur temps

1.5.1 Le choc du direct ou le temps de la réflexion

Le récit se transforme donc radicalement selon le média utilisé, et en fonction des avancées technologiques. La guerre du Golfe fut ainsi le premier grand spectacle d'information télévisuelle en temps réel, ce qui eut des effets encore mal mesurés sur le spectateur. Outre « la forme de panique provoquée par le spectacle même de la fausse proximité d'une information en direct »¹, ce type d'émission engendra également de nouveaux rapports de temporalité avec l'information médiatique et sa spectacularisation. Dès ce moment, l'objectif des médias, qui consistait à informer le plus vite possible le public après un événement, fut remplacé par cette exigence inimaginable jusqu'il y a peu: l'événement doit si possible être médiatisé pendant qu'il se déroule. Les moyens techniques de captation et de transmission le permettent, et le public y a pris goût. Aujourd'hui l'actualité implose à nos sens en temps réel.

Pour ce qui est de la couverture médiatique des attentats du 11 septembre 2001, les médias américains ont aussi été pris par cette frénésie de devoir tenir l'antenne sans toujours en avoir la matière première. Ainsi le vendredi 14 septembre, M. Bush se rend à Manhattan au milieu des décombres. Il rameute les secouristes autour de lui en utilisant un mégaphone : « Je vous entends, le reste du monde vous entend, et les gens qui ont démoli ces buildings vont bientôt nous entendre. » Chacun reprend alors le cri rendu familier par les Jeux olympiques : « USA ! USA ! USA ! » Les éditorialistes de télévision adorèrent la scène. Sur Fox TV, Fred Barnes la qualifia de « jour important pour le président Bush : c'était magnifique ; je crois que Bush est vraiment devenu un président de guerre ». Et un autre présentateur de renchérir : « Bush est capable d'inspirer. Il a pris la mesure de sa position. Il a désormais un but dans la vie, celui de sauver le monde de cette menace. »

Les conditions du direct expliquent ce genre d'excès. Ces commentateurs et journalistes n'étaient pas préparés à occuper l'antenne beaucoup plus que d'habitude. Même si les reporters de télévision prétendent souvent qu'ils feraient un meilleur travail avec davantage de temps, ils ont vite démontré leurs limites. Pour que l'audience ne s'éparpille pas trop, les producteurs ont dû constamment promettre un « nouvel événement » ou d'« autres images étonnantes ». Les téléspectateurs ont attendu, passivement, absorbant mille et une fois ces

¹ P. Virilio, L'écran du désert. Chroniques de guerre, Paris, Galilée, 1991

mêmes images d'avions qui s'écrasent, ces mêmes scènes de panique et de fuite. Attendant, passablement frustrés, l'inédit qu'on leur avait promis...

Différant en cela des chaînes de télévision, les principales radios, comme National Public Radio, ont su interrompre leur couverture en direct des attaques et des secours, et la remplacer par des reportages longs et minutieusement construits sur les questions principales soulevées par la crise. Ce que la radio a perdu en matière de traitement minute par minute, elle l'a gagné en profondeur. Il n'y a aucune raison que la télévision ne puisse pas en faire autant.

1.5.2 Ravages de la télévision continue

Dès le 11 septembre 2001, les Américains ont passé leurs soirées à contempler, sur un écran de télévision, le désastre chez eux. Plusieurs dizaines de fois, chacun a vu et revu - sous tous les angles - les avions s'écrasant contre les tours du World Trade Center, les ruines du Pentagone, la quête de survivants, les drapeaux américains et ces conférences de presse au cours desquelles on promettait la revanche. Pour la première fois de leur histoire, et pendant quatre jours, les grands réseaux de télévision diffusaient de l'information en continu, sans aucune interruption publicitaire. Même les chaînes musicales (MTV), sportives (ESPN) et de divertissement (TNN) embraient. Contre la violence des images, nul refuge. Mais plus d'une semaine après l'attaque, les Américains, qui avaient pourtant tout vu, n'avaient toujours pas compris grand-chose à l'événement qui venait de bouleverser leurs vies.¹

Ce mardi 11 septembre, chaque téléspectateur se sent assiégé et angoissé. Les rumeurs fusent, diffusées à l'état pur, sans précaution. Pas le temps de vérifier. On dit qu'une voiture piégée vient d'exploser devant le département d'Etat, que des gaz mortels risquent de contaminer l'air de Manhattan. Fox News avance le chiffre de 20 000 morts, des bâtiments officiels et des écoles ferment, des tours sont évacuées à New York, Chicago et Los Angeles. Des millions de salariés rentrent chez eux précipitamment ; le président Bush vole vers une destination inconnue...

La plupart des chaînes adjoindront même aux images une bande-texte qui amplifie la frénésie en relatant les derniers développements : « Le sentiment anti-américain gagne du terrain chez les islamistes radicaux » ; « Les Européens observent trois minutes de silence » ; « Walmart a vendu plus de 300 000 drapeaux depuis mardi » ; « Powell : «Les pays qui abritent des terroristes seront traités comme les terroristes» »...

¹ Eric KLINENBERG, *Heat Wave : A Social Autopsy of Disaster in Chicago*, University of Chicago Press, 2002

1.6 La problématique du réseau des réseaux

Quand le temps devient concomitant à l'événement, cela devient un des enjeux essentiels de l'information transmise via Internet. L'urgence fait office d'analyse et empêche toute forme de réflexion. Quel besoin alors, de développer encore des débats d'idées, puisque les sujets qu'ils abordent sont déjà balayés par le surgissement d'autres événements médiatisés?

Cela montre aussi la logique d'interactivité, laquelle donne l'illusion d'avoir prise, en temps réel, sur une image modifiable par le contrôle direct (c'est-à-dire immédiat et personnel) de celui qui tient les commandes. L'interactivité aurait donc à voir avec de nouvelles logiques temporelles. Le premier stade de cette interconnexion fut celui de la télécommande. Le «zapping» a en effet modifié l'acte de lecture télévisuelle, permettant au spectateur d'entrer en quelque sorte dans le programme pour le modifier à sa guise. Illusion bien sûr, puisqu'il ne peut pas changer le programme, il peut seulement en changer. Cette illusion est encore renforcée dans le développement des systèmes d'hypertexte, de réseaux interconnectés. Toutes les données du monde sont aujourd'hui accessibles en ligne directe et en temps réel au départ d'un terminal d'ordinateur personnel, semblant abolir l'espace et le temps.

Avec Internet, l'émetteur du récit médiatique n'est plus unique, mais se construit en relation avec son (ou ses) récepteur(s); les lieux d'émissions se démultiplient au point de perdre leur identité propre. La première remarque pourrait augurer d'une recomposition positive des échanges, en ce sens que ces protocoles d'échange signifieraient définitivement la fin du schéma classique émetteur/récepteur au profit d'une discursivité circulaire, véritablement polyphonique. Mais la seconde remarque tempère cet idéal de communication non hiérarchisée, puisque l'émetteur n'est plus le détenteur du pouvoir dans un réel échange égalitaire. En effet, ce gain relationnel est aussitôt annulé par une perte identitaire. Les renvois permanents d'une source à l'autre rendent rapidement impossible l'identification de l'instance émettrice et diluent les identités. Les échanges peuvent se généraliser, mais à quoi servent-ils si le «tu» ne sait plus à quel «je» il s'adresse, où s'il est confronté à une telle diversité de «je» qu'il ne peut plus les distinguer l'un de l'autre. Le risque d'Internet n'est pas celui de la mort du sujet, mais de sa dissolution dans trop de sujets.

Cette vitesse et cette globalité de l'information renforcent le poids d'un événement chargé d'émotion au point d'en faire la meilleure arme de guerre au service des terroristes.

2 L'EMOTION EST L'ARME DES MENACES ASYMETRIQUES

Qui se souvient des inondations de 2002 en Europe centrale alors que cela a fait des dégâts matériels colossaux (1 200 milliards €) soit 100 fois plus que le 11 septembre ? Mais cela n'a pas autant frappé l'imagination et l'opinion publique s'en remet plus facilement à la fatalité face aux forces de la nature.

2.1 Les menaces asymétriques

L'asymétrie souligne les différences qualitatives dans les moyens employés, dans le style ou dans les valeurs des ennemis. Elle est la recherche de l'avantage en exploitant les faiblesses et vulnérabilités de l'adversaire tout en évitant ses points forts. Le recours à une règle du jeu différente crée la vulnérabilité et la déstabilisation chez l'adversaire.

Jusqu'au 11 septembre, un millier d'Américains, pas plus, avaient été tués par des terroristes aux Etats-Unis et à l'étranger depuis 1968, date de l'avènement de l'époque moderne du terrorisme international. Il faut rappeler qu'avant l'attaque des tours jumelles et du Pentagone, aucune opération terroriste n'avait fait plus de 500 morts d'un seul coup (quelque 440 personnes ont péri en 1979 dans un incendie allumé par des terroristes dans un cinéma d'Abadan, en Iran).

Il y a pourtant eu des précédents de menaces terroristes avec des armes de destruction massive sur le sol américain. En 1984, dans une petite ville de l'Oregon, une secte a utilisé la salmonelle pour contaminer des buffets à salade et tenter ainsi d'influencer les élections locales. La secte, qui avait choisi un agent toxique, mais non mortel, a réussi à rendre 751 personnes malades, mais heureusement, on n'a déploré aucun décès. En 1994 et en 1995, quatre hommes, tous membres d'un groupe extrémiste antigouvernemental du Minnesota dénommé le Patriots Council, ont été les premières personnes jamais condamnées pour possession d'un agent biologique destiné à être utilisé comme arme au titre de la Loi antiterroriste de 1989 sur les armes biologiques. Ces hommes s'étaient procurés de la ricine, protéine toxique extraite des graines de ricin, sans doute pour l'utiliser contre des membres des forces de l'ordre locales et fédérales. Leur projet n'a jamais été mis à exécution.

Il faut établir pour le terrorisme une différence spécifique qui le distingue du crime de guerre. On la trouvera dans sa finalité politique. Cette dernière est reconnue dans la deuxième partie de la Convention sur le financement du terrorisme, qui en fait un acte « destiné à intimider une population ou à contraindre un gouvernement ou une organisation

internationale à accomplir ou à s'abstenir d'accomplir un acte quelconque »¹..Ainsi le projet d'Al Kaïda qui est l'instauration d'états islamiques ainsi que la disparition d'Israël. Ce n'est que depuis la guerre en Afghanistan qu'elle a rejoint la cause palestinienne par pur opportunisme.

2.2 La terreur

Le recours à l'arme psychologique de la terreur contre les populations civiles a été théorisé dans les années 30 par un groupe de psychiatres anglo-saxons, sous la direction d'un officier britannique - également psychiatre - du nom de John Rawlings Rees. Directeur dès 1932 du Tavistock Institute de Londres, Rees mit au point une technique de contrôle psychologique des masses fondée sur la formation délibérée de névroses. Selon lui, il était possible d'imposer à une population adulte un état émotionnel comparable à celui d'enfants névrosés. La seconde guerre mondiale lui donna l'occasion de tester ses théories sur des soldats américains et britanniques, pour déterminer dans quelle mesure un stress artificiel contrôlé pouvait provoquer des modifications imprévisibles de comportement.¹

Les travaux de John Rees et son équipe trouvèrent une application militaire directe au sein du dispositif britannique de bombardements stratégiques, qui culmina avec l'anéantissement de la ville de Dresde par l'aviation alliée, en février 1945. Cette ville - symbole de l'héritage culturel allemand - avait été choisie comme cible par l'état-major britannique pour infliger à la population civile un «message» qui briserait ses dernières forces et préparerait la capitulation. Les Allemands devaient réaliser que leurs trésors les plus chers pouvaient disparaître en quelques instants s'ils n'abandonnaient pas tout orgueil. Un demi-siècle plus tard, le nom de la cité-martyr garde encore son pouvoir d'émotion puisque, devant les ruines fumantes des deux tours du World Trade Center, un commentateur horrifié s'exclama : «On dirait la destruction de Dresde!»

Pionnier de la psychologie sociale, Kurt Lewin travailla pour les Services Spéciaux américains durant la seconde guerre. Il décrit plus précisément l'impact des stratégies de terreur sur les individus: «L'alternance fréquente entre des mesures disciplinaires sévères et la promesse d'être bien traité, accompagnée d'informations contradictoires, interdit toute compréhension logique de la situation. L'individu ne peut dès lors décider si telle ou telle action va le rapprocher ou au contraire l'éloigner de ses propres objectifs. Dans ces

¹ Convention sur le financement du terrorisme (article 2, 1, b)

conditions, même les individus les plus déterminés seront démobilisés par des conflits intérieurs qui paralyseront leur capacité d'action»².

Dans une analyse datant de 1999, un stratège militaire américain explique pourquoi la destruction d'infrastructures civiles peut provoquer des changements radicaux dans la politique d'une nation: «Utilisée au moment opportun et au bon endroit, une seule attaque pourrait détruire la confiance que les gens placent dans leur gouvernement, dans leur armée et en eux-mêmes. Ce pourrait être une attaque décisive contre la volonté politique d'une population tout entière»³. Aujourd'hui, les technologies modernes de communication permettent de maximiser l'impact de telles stratégies par la diffusion en continu d'images traumatisantes, qui exercent sur le spectateur un effet hypnotique réduisant sa capacité de raisonnement.

Ainsi, le premier effet du terrorisme, le plus dangereux, est d'inhiber l'intelligence de sa cible par l'horreur qu'éveillent les attentats. L'émotion bien compréhensible de la population visée est pour le terroriste un régal : la riposte, dérégulée par l'émotion, sera aussi maladroite que violente ; elle n'atteindra pas le terroriste à qui les «dégâts collatéraux» amèneront de nouvelles recrues. Pourtant la population aurait les moyens de lutter si elle avait devant les attentats (qui, rappelons-le, tuent moins que l'automobile) le sang froid qui prive le terroriste de sa meilleure arme, la terreur.

Le meilleur exemple fut celui du tireur isolé sévissant dans la région de Washington. Des sirènes hurlantes dans les avenues de la ville, une population tétanisée par un sniper qui cible de son arme un passant par jour, des contrôles de police démonstratifs. Le sentiment de malaise est aussi palpable sur les chaînes de télé : les conférences de presse du chef de la police, Charly Moose, sommé de détailler au quotidien sa traque du tueur fou, comme dans un feuilleton à suspense, succèdent aux images et aux débats d'un pays fébrile et atteint dans sa puissance, qui se prépare à la guerre. Plus personne n'ose sortir de chez lui alors que la probabilité d'être victime de ce sniper est infiniment moindre que celle de mourir dans un accident de la route. La nervosité créée par les envois d'anthrax a montré que l'agression biologique avait un excellent rapport coût-efficacité avec un très fort retentissement politique et social.

¹ B. K. Eakman, *Cloning of the American Mind : Eradicating Morality Through Education*, Huntington House, 1998

² Kurt Lewin, *Time Perspective and Morale*, in G. Watson, *Civilian Morale*, second yearbook of the SPSSL, Houghton Mifflin, Boston, 1942

³ Joseph Cyrulik, *Asymmetric Warfare and the Threat to the American Homeland*, Center for Strategic and International Studies (CSIS), Georgetown University of Washington DC, 1999

2.3 L'opinion publique

Il existe un rapport triangulaire entre terrorisme, média et opinion. Les médias sont le levier des menaces asymétriques et permettent à une action dont la valeur absolue est faible d'acquérir une valeur relative très élevée. Mais le terrorisme évolue aussi au gré de l'usure de l'effet médiatique, l'habitude tuant l'effet recherché.

L'hyperterrorisme a levé le tabou de la destruction de masse. Donc l'emploi d'armes de destruction massive est désormais envisageable.

Ben Laden manifeste une maîtrise certaine des médias. Il joue avec les nerfs des occidentaux en laissant planer le doute sur sa mort ou sa survie. Ses apparitions sont calculées pour être suffisantes mais cependant assez espacées afin d'entretenir l'incertitude.

Le choix des cibles est également fait de manière méticuleuse. Ainsi lors des attentats en Afrique, l'ambassade de Nairobi était intéressante car l'ambassadeur était une femme ce qui aurait eu un poids médiatique considérable si elle avait été tuée. Ce sont toujours des symboles qui sont visés et pourtant un monument emblématique comme la statue de la liberté n'a pas fait l'objet de planification au contraire de la Tour Eiffel. Risquer d'apparaître comme des ennemis de la liberté serait moins efficace voire contre productif.

L'action des menaces asymétriques n'est pensée qu'en rapport avec son effet sur l'opinion publique même si la finalité est politique. Cette précieuse mais si vulnérable opinion publique est donc l'objet de l'attention de tous car celui qui la fait ployer dans le sens qu'il souhaite aboutira à ses fins politiques.

3 L'EMOTION CONDITIONNE LA NOUVELLE STRATEGIE AMERICAINE.

3.1 La nouvelle stratégie

Le Président Bush a annoncé dans son discours de West Point, le 1er juin 2002, la définition d'une nouvelle stratégie américaine. Le danger principal, selon lui, provient désormais de la conjonction « du radicalisme et de la technologie », notamment celle des armes de destruction massive. Face à cette menace, les Etats-Unis estiment qu'ils ne peuvent plus se permettre une nouvelle surprise du type de celle du 11 septembre. L'endiguement (containment) et la dissuasion, qualifiés de « doctrines de la Guerre froide », ne suffisent plus. Washington estime qu'en raison de la nature même de ses futurs adversaires - groupes terroristes et Etats prêts à jouer leur survie - la dissuasion ne peut plus être la réponse privilégiée, et que l'option de la préemption doit être envisagée.

Cette réorientation de la politique américaine a été développée dans la National Security Strategy (NSS) publiée en septembre 2002. Ce document a été inspiré par un petit groupe d'hommes appartenant à un courant de pensée connu sous le nom de « néoconservateur ». Ils ont su exploiter avec beaucoup d'opportunisme un authentique moment de désarroi pour imposer leurs vues au sein de la droite républicaine, puis de l'administration et de plusieurs cercles d'influence de la capitale. Ils préparent aujourd'hui le pays à « gagner la quatrième guerre mondiale », la guerre froide étant considérée comme la troisième.

Cette quatrième guerre, l'Amérique doit la gagner grâce à sa force de frappe militaire, y compris avec des actions préventives contre des « Etats voyous », mais aussi en sécurisant son approvisionnement en matières premières et en assurant par la promotion idéologique du libre-échange le succès de ses entreprises.

L'Amérique veut propager son idéal démocratique, y compris par la puissance des armes, en se targuant de sa supériorité morale et de la justesse de sa cause.

Pourtant le candidat républicain affirmait lors de la campagne électorale que « l'Amérique n'avait pas à s'occuper du bien du monde », et il défendait un désengagement général, notamment au Moyen-Orient. Devant les cadets de l'école militaire de West Point, le discours du président témoignait de l'ampleur du revirement : « La cause de notre nation a toujours été plus grande que la défense de notre nation. Nous lutterons pour une juste paix qui favorise la

liberté. Et nous étendrons la paix en encourageant des sociétés libres et ouvertes sur chaque continent. » En langage militaire, ce volontarisme n'exclut ni les occupations prolongées ni le bouleversement des grands équilibres régionaux.

« Les théoriciens de ce nouveau volontarisme, partisans d'un monde en noir et blanc dans lequel le bien lutte contre le mal, ont une vision quasi messianique du rôle de l'Amérique, fondée sur le retour à ses valeurs fondamentales »¹. Ce retour aux sources ne date pas du 11 septembre. Il a été masqué, durant les années 90, par l'affabilité de Bill Clinton. Et il n'est vraiment apparu qu'avec l'arrivée à la Maison-Blanche d'une équipe plus rustique et sans complexes.

Ce courant a réussi à placer ses hommes à des postes clefs de l'administration. Le Pentagone est leur principal bastion, avec Donald Rumsfeld, secrétaire à la Défense, et ses conseillers. Richard Perle, d'abord, le président du Defense Policy Board, la cellule de réflexion stratégique.

Son vieux complice Paul Wolfowitz, ensuite, n° 2 au Pentagone, qui proposait déjà en 1992, lorsqu'il conseillait George Bush père, l'instauration d'une pax americana. Une ambition élaborée avec Scooter Libby, aujourd'hui directeur de cabinet de Dick Cheney à la Maison-Blanche. Tous se sont connus dans l'administration Reagan, et partagent la conviction d'avoir joué un rôle déterminant dans la chute du communisme.

Une plus jeune génération les a rejoints, à l'image de l'affable Condoleezza Rice, intime de la famille Bush et aujourd'hui très influente conseillère du président pour la sécurité nationale. Dès 2000, dans la revue Foreign Affairs, elle rejetait le « multilatéralisme » théorisé autrefois par le président Woodrow Wilson : « Les Etats-Unis ne doivent pas sacrifier leur intérêt national dans une grande quête pour les intérêts communs d'un ordre mondial global », proclamait-elle. « Les intérêts de l'Amérique avant tout », a résumé George W. Bush, au nom d'une philosophie, mais aussi sous la pression de nombreux lobbys.

Ce nouveau volontarisme américain s'incarne aussi dans une nouvelle politique d'aide au développement. Fini la philanthropie, les Etats-Unis veulent en avoir pour leur argent. « Les Américains ne veulent plus défendre les intérêts des institutions multilatérales, mais veulent les utiliser pour défendre leurs intérêts propres »².

En forme de réponse aux interrogations multiples qui ont suivi les attentats, les premiers efforts politiques ont d'abord eu pour but de recréer la confiance que les US ont en eux-

¹ Greg Valliere, Washington Research Group.

² Hubert VEDRINE, L'express, nov 2003.

même, en leur système. Ils donnent la mesure du choc subi par une société entière qui a été comme prise à contre pied par ces attaques et qui doit désormais protéger son intégrité et ses valeurs. Les choix sémantiques ne sont pas anodins. Les fondamentaux de la société américaine s'accommodent à merveille des termes religieux employés par l'administration (croisade, bien contre mal, ...)

La proximité du conseil de sécurité nationale de la présidence américaine est plus faite pour assurer le pays de la détermination du gouvernement à protéger la patrie. La lutte antiterroriste va sortir du domaine très secret car il faut montrer que l'on fait tout ce qui est possible. Les premières mesures prises à Washington dénotent bien une certaine inquiétude de voir la confiance dans le caractère inaltérable de la société américaine s'éroder lentement.

Le 11 septembre est ainsi comparable au 4 octobre 1957 avec le lancement du spoutnik qui avait vu la même angoisse face à une nouvelle vulnérabilité.

3.2 La guerre de l'information

Les stratèges de la mondialisation ont compris que la guerre est « une communication » et un moyen de « reconnaissance ». Dans ce cas, ils n'hésitent pas à orienter la communication, dans les médias, les journaux, les nouvelles technologies de l'informatique, etc., vers la préparation et l'exercice de la guerre pour mieux la faire accepter. C'est une machine idéologique terrifiante fondée sur le mensonge ou plutôt de la perception perdue du vrai et du faux. On nous présente de l'Irak des images de la guerre en direct. En réalité, « la communication » est une arme de guerre, le spectacle de cruauté devient banal, « tolérable » pour qu'on puisse faire progresser la machine de la terreur. « J'ai le sentiment d'assister à un glissement progressif du ministère des armées (...) vers un ministère de la peur, de l'administration de la peur publique (...) par la tentative de synchronisation de l'émotion collective qui vient supplanter l'ancienne standardisation de l'opinion publique »¹.

Dans la nouvelle stratégie américaine, c'est le stratège qui « pense » la guerre, la légitime politiquement, moralement, socialement et religieusement. C'est lui qui montre au peuple où se situe son bien et désigne par là même, l'axe du mal. En symbiose avec les décideurs économiques et politiques, ils donnent sens donc à la guerre comme à la paix. En le faisant, il trace les frontières d'une seule signification possible à la vie, celle qu'il veut imposer à l'humanité.

¹ Paul VILIRIO, la stratégie de la déception, 2000.

Le stratège décide même de l'image qu'il faut présenter à l'opinion, essaie de la construire selon son projet, crée le direct et la « war info », mélange le militaire et l'humanitaire, manipule et les idées et les émotions pour une meilleure maîtrise du monde.

3.3 La désinformation

Gérer l'opinion publique est quelque chose qui doit se faire dans le temps. Dans le domaine des conflits, cela va du début de la crise à la préparation du conflit, à sa conduite et à ses suites. Pendant la Guerre froide, la gestion des crises visait essentiellement à faire porter l'action effective sur de petits groupes de dirigeants de haut niveau. Or, de plus en plus, avec les technologies de l'information, d'importants secteurs de la population sont concernés et, donc, visés. Les techniques de communication capables de façonner l'attitude de groupes sociaux importants peuvent alors jouer un rôle accru en matière de gestion des crises. Par exemple: au cours de la phase précédant la crise, le déploiement de bombes à informations et de bombes à idées capables de détruire ou d'amplifier certaines interprétations fausses et de débloquent des canaux de communication; au cours de la phase d'intensification de la tension, des initiatives visant à compenser ou à renforcer les tendances apparues dans l'opinion publique et parmi les dirigeants politiques; dans la phase du conflit pleinement déclaré, l'information communiquée à des moments déterminants sur l'évolution du théâtre des hostilités et précisions sur l'évolution des conflits. Dans une société démocratique comme la nôtre, où les citoyens ne se contentent plus de suivre l'avis des dirigeants, mais demandent l'information adéquate pour se forger leur propre opinion. Entreprendre un conflit nécessite que l'opinion suive ou précède. Lui donner l'information jugée adéquate est donc un élément essentiel. Mais s'il s'agit de désinformation, cela ne va pas sans risques. Si l'arme de la désinformation est apparue puissante dans notre société hyper médiatisée, il faut reconnaître qu'elle se heurte à bien des écueils. Ainsi la propagande remonte au minimum à Pisistrate, ou du moins l'art de persuader les foules et répandre les illusions. Quand des hommes se sont rassemblés dans des cités et dès que le pouvoir a dépendu de l'opinion, les plus malins ont découvert bien avant Hobbes que gouverner, c'est faire croire. Et quand les plus malins en question étaient grecs, et connaissaient la rhétorique et la sophistique, ils ont pensé et dénoncé le pouvoir qu'exercent mots, images, spectacles et illusions en terme que nous ressasons depuis. Mais agir sur le cerveau humain reste Dieu-merci-la plus aléatoire des sciences.

3.4 L'infodominance

Le but recherché est l'infodominance. Cela se traduit d'une part par la fusion des opérations militaires dans une panoplie d'actions médiatiques, diplomatiques, culturelles et économiques allant de la sanction à la séduction. D'autre part, c'est la croyance que les technologies de l'information et de la communication vont guider l'évolution économique, diplomatique et d'une certaine façon fournir un sens de l'histoire¹. Notamment avec la nouvelle administration Bush, les stratèges du Pentagone font de moins en moins la distinction entre opération militaire et répression, entre opération de police et action diplomatique, entre la sanction économique et la surveillance. Une seule et même panoplie de puissance depuis le satellite du système Echelon jusqu'au missile, en passant par des actions de pression médiatique ou de guerre de l'information, qui diluent complètement ce concept traditionnel de guerre. Il devrait donc désormais ne plus y avoir que des conflits asymétriques entre des états dominants, de fait les États-Unis d'Amérique et leurs alliés, et des acteurs infra-étatiques, (guérilla, mafias, acteurs privés) et terroristes. Bref, l'infodominance, c'est théoriquement le monopole des moyens de vision et d'interception les plus modernes. Cela va de paire avec le contrôle par des réseaux informationnels, l'expansion mondiale des finances, des médias, mais aussi des cultures et des valeurs. Et l'infodominance devait favoriser le passage à la société de l'information: les deux concepts étaient inséparables.

Un nouveau mot valise infoguerre sert à désigner ces phénomènes d'affrontement de divers ordres (militaire, politique économique, sociétal), supposant toute une gamme d'usage des technologies de l'information et de la communication. Elle va du pur ravage informatique ou de l'action sur des cerveaux électroniques à l'usage manipulateur des médias classiques et à ses effets supposés sur des cerveaux humains. Il n'est donc plus temps de se demander si la société de l'information tiendra ses promesses. Ni de dénoncer l'idéologie de la communication, paravent supposé de la mondialisation. Nous sommes condamnés à vivre entre le péril d'une hégémonie informationnelle, d'ailleurs inefficace, et celui du chaos. Nous savions l'importance de ce qu'il est convenu d'appeler les zones grises (entre politique et économique, guerre et paix, crime et géostratégie, privé et public, etc.). Nous entrons aussi dans l'ère des stratégies grises (entre violence et communication hégémonie et chaos, déstabilisation et contrôle, concurrence et conflit).

Autant de raisons pour en appeler à une véritable pensée stratégique de l'information. Que nous proposons de baptiser infostratégie. L'infostratégie est l'étude des conflits (modalités,

¹ Stratégie et dominance de l'information par François-Bernard Huyghe

occurrences, motivations et finalités) liés aux systèmes de transmission et communication dans la société dite de l'information. Le champ de l'infostratégie peut se définir comme l'étude des invariants et des changements régissant les rapports entre conflit et information. Tout conflit, même sous ses formes les plus primitives, suppose des stratégies de l'information. Enfin il existe des stratégies de proclamation visant à faire partager ses croyances, ses valeurs, sa vision générale du conflit (propagande, persuasion, menace, influence, symboles rassemblant un groupe, etc.). En ce sens, tout conflit armé se redouble nécessairement d'un conflit par, pour et contre l'information. Il faut espionner et surveiller l'adversaire. Il faut l'intoxiquer, le décourager. Il faut soutenir le moral des siens. Il faut des discours exaltants, des images bien contrôlées, des informations bien ciblées. Toute guerre est donc nécessairement guerre du mensonge et des images.

Ceci implique à la fois la nécessité de distinguer dans l'analyse les différents stades de l'information (et, par exemple, de ne pas confondre la quantité de données disponibles avec l'acquisition d'une connaissance opérante) et le refus d'une vision angélique de l'information. Par vision angélique, entendons la célébration de l'information bonne par essence, immatérielle, ressource se partageant sans appauvrir personne.

Si l'information devient une valeur cardinale (et au sens stratégique, et au sens économique), il y a forcément intérêt à en organiser la rareté. Savoir avant, savoir ce que sait l'autre, interdire de savoir, faire croire, décider comment l'autre sait ou croit savoir, diriger son attention, deviennent de nouveaux facteurs de puissance. Penser uniquement l'information en termes de valeur d'usage (elle permet de) ou en valeur d'échange (elle se transmet) c'est oublier cela.

Dans une relation conflictuelle ou compétitive entre deux acteurs, l'avantage ne consiste donc pas nécessairement à avoir plus d'information que l'autre. Facteur d'intelligibilité, elle sert à agir sur le réel, sur des choses au sens large. Les militaires diraient qu'elle est capacitante et les économistes qu'elle est facteur de productivité. Savoir que et savoir comment sont, bien entendu, des facteurs d'efficacité de l'action. Mais l'information a aussi pour caractéristique d'agir sur les gens (avec tout ce que cela suppose d'imprévisibilité et d'interaction). Enfin, l'information agit sur l'information soit positivement (seule une méta-information de type grille, code, règle ou procédure permet d'intégrer l'information nouvelle de la rendre productrice d'intelligibilité et de complexité supérieure), soit négativement (l'information détruit aussi l'information que ce soit par sa masse inutile ou par son caractère désorganisateur, comme productrice d'entropie, de confusion, de désordre, etc.). Pour résumer, le problème de l'information est qu'il ne suffit pas d'en acquérir. Il est également de

diriger l'information, et enfin l'annihiler (soit pour se protéger de l'information fautive ou étouffante, soit pour interdire sa propagation). En d'autres termes, l'information est créatrice de possibilités et de puissances nouvelles pour celui qui sait la gagner, mais, dans tout rapport de conflit, son usage restreint les possibilités de l'autre. Ceci se fait soit directement (en lui envoyant une information fautive, déstructurante, démoralisante, en ruinant son image auprès de l'opinion ou des alliés, etc.), soit indirectement (déterminer moins ce qu'il sait ou ce qu'il croit, que comment il sait ou croit). D'un côté l'avantage informationnel (réduction d'incertitude et élargissement de l'initiative), de l'autre la menace informationnelle (une information anti-information puisqu'elle ne permet plus de mettre en forme).

3.4.1 Les facteurs technologiques source de changements

Bien entendu, les technologies ont un effet multiplicateur évident. Et ceci s'applique logiquement aux moyens de destruction ou de dissuasion. Il est évident que les missiles sont plus puissants et plus précis, les ordinateurs plus rapides, que les satellites surveillent mieux, bref que les moyens de lutte et de contrainte connaissent le même progrès dû aux NTIC que les moyens de communication ou de production. Toute technique est une économie d'énergie et un gain de complexité (génératrice à la fois de liberté et de dépendance) et ceci est particulièrement vrai pour les technologies de la mémoire, de l'intelligence et de la communication qui prolongent notre cerveau au dehors. Pour ne prendre que deux caractéristiques des NTIC: le numérique, en tant que code ultime permettant de réduire les données de tous ordres en séries de 0 et de 1 a des vertus que l'on célèbre à l'envi. Possibilités énormes de stockage, duplication parfaite, faible coût de multiplication, allègement du transport, possibilités d'interactivité, d'hypertextualité, de connectivité, capacité de modifier l'information perpétuellement et en ses moindres détails. Ce qui crée autant de possibilités négatives: des connaissances externalisées sous forme de bits électroniques sont plus fragiles, des faux ou des doubles parfaits deviennent possibles, une ligne de codes sur des millions dans un logiciel peut dissimuler une faiblesse ou une trappe. Le réseau, mode cardinal d'organisation contemporain n'est pas moins ambigu. Cette ambiguïté est reflétée par la sémantique. Le réseau, en un premier sens, est une structure faite de liens multiples formant un entrelacement et qui est censée faciliter l'interconnexion souple et rapide, permettre la meilleure liaison possible entre tous points. La fonction du réseau serait alors de faire circuler au mieux des flux. Mais en un second sens, le réseau évoque des communautés, des solidarités obscures voire des sociétés occultes, générant à l'intérieur un échange d'avantages

parfois clandestin et supposant une clôture au monde extérieur (un réseau pédophile, terroriste, ou un réseau de solidarités idéologiques ou d'intérêt..). Même les réseaux humains les plus innocents reposent sur un système d'exclusion, sur des codes et protocoles implicites, sur des intérêts propres. Dans la pratique, les deux caractères se mêlent: des coopérations, mais aussi implicitement des exclusions et des secrets. Autre ambivalence, le réseau est difficile à interrompre mais semble a priori facile à contaminer. Enfin on notera que la structure du réseau n'est pas nécessairement égalitaire ou démocratique. Elle recèle des nœuds de pouvoir, comme elle suppose des nœuds de circulation: c'est le pouvoir des commutateurs. Le pouvoir de diriger et de sélectionner les flux (y compris les flux d'attention du public), la capacité d'être aux points bien innervés. Pour le dire autrement, les technologies de l'information sont intrinsèquement porteuses de possibilités de lutte, et d'incitation à l'agression.

Mais nous découvrons aussi, surtout avec les NTIC, que l'information est productrice d'ordre et de désordre, de domination et de chaos, qu'elle suscite des stratégies positives (de reproduction, de rétention et de contrôle d'accès) et négatives (de déception, d'intoxication, de falsification). Bref qu'elle est génératrice d'utilisations hégémoniques ou incapacitantes. S'ajoutent des caractéristiques technologiques modernes. Externalité des savoirs, invisibilité des opérations, dépendance des procédures et vecteurs de communication, vulnérabilité des systèmes, instantanéité des contagions, possibilités de prise de commande... autant de facteurs décisifs dans l'affrontement des volontés organisées.

3.4.2 Le facteur stratégique source de changements

L'émergence d'une mégastratégie: celle de l'infodominance :paralyse de l'adversaire dans un cadre d'intelligence absolue (l'oeil de Dieu dirigeant le doigt de Dieu)

Comme substitut de la force: la supériorité informationnelle devient dissuasive en soi et garantie de la paix : action militaire, diplomatique, informationnelle, économique se confondent comme moyens d'assurer l'ordre du monde. L'élargissement (enlargment) du modèle de la société de l'information passe par l'exercice du soft power, et de l'information dominance, c'est-à-dire par tous les moyens de contrôler et favoriser en douceur la globalisation. L'information devient le ressort de l'histoire.

En un second sens, plus géostratégique, 'infodominance' désigne un objectif économique, technologique et politique global: la gestion du monde par et pour les technologies de l'information. Par et pour le contrôle des perceptions, volontés, savoirs et modes de relation de

ceux qu'il faudra bien appeler les infodominés. L'infodominance devient programme voire utopie. Il ne s'agit plus du gain d'un avantage dans le conflit, mais de la transformation des règles du conflit, voire au stade ultime de l'abolition du conflit (le règne des choses et du droit). Ceci au prix d'une double extension. Il ne s'agit plus seulement de monopoliser ou d'anticiper de l'information, des données actuelles et pertinentes gérées en temps réel. Il est désormais question de contrôler les normes, les standards, les réseaux qui servent à la répartition de l'information. voire d'imposer à la planète entière un ensemble de croyances et objectifs. Le passage à la société de l'information, envisagé comme perspective inéluctable d'un nouveau déterminisme historique, entraîne l'oubli des vieilles catégories d'ami et d'ennemi. L'infodominance consiste donc également à propager ce modèle qui à son tour justifie l'infodominance. Et qui du même coup, renforce la puissance (et la richesse) de ceux qui maîtrisent les réseaux, technologies et protocoles. Second développement: au-delà du domaine militaire, l'infodominance devient politique économique, culturelle. C'est la même logique, qui suppose un modèle global de civilisation menacé par des retards, résistances et perturbations. Le but ultime est l'abolition des anciennes instances (le politique, l'économique, le militaire, le diplomatique, le culturel...) au profit du règne des techniques. Le puissant se condamne à être global, à assurer une défense tous azimuts (contre les risques de désordre), bref à garantir un monde zéro défaut. D'une certaine façon, le projet d'infodominance se présente comme une utopie en trois étapes: au stade 1, les NTIC améliorent les outils traditionnels du conflit et donnent un avantage décisif (cognitif, opérationnel, organisationnel) à une puissance à la pointe de l'évolution. Au stade 2, l'infodominance ainsi acquise transforme la nature du conflit. Il devient nécessairement asymétrique et multiforme. Les acteurs n'ont plus le même statut (acteurs infra étatiques, criminels ou États criminels contre la puissance internationale incarnant tout à la fois le Marché, la Mondialisation, la Morale et les Médias), ni ne sont sur le même territoire (locaux contre globaux jouissant d'une sorte d'ubiquité, maillant la planète), ni dans la même temporalité (la crise violente comme perturbation du système global assurant « cybernétiquement » le déroulement normal de l'histoire, à savoir le passage à la société de l'information), ni en termes de pouvoir (l'un lutte pour perturber l'ordre, l'autre a tous les moyens de le rétablir), ni, bien évidemment, en termes d'information (l'un est plongé dans l'incertitude, il est lui-même une sorte d'aléa, l'autre a l'omniscience). Le conflit devient multiforme. Les anciennes instances (le politique, le militaire, l'économique, le culturel) se confondent. Au stade 3, l'infodominance est parachevée: elle prévient le conflit. Il disparaît au profit du règne des techniques. La société de contrôle planétaire gère paisiblement et harmonieusement les flux d'information. Bien

évidemment cette conception appelle des critiques même au stade 1, opérationnel, l'efficacité absolue des NTIC est loin d'être prouvée. Les bombardements du Kosovo ou le conflit actuel montrent les ratés des systèmes de surveillance, leur tendance à l'auto-emballement, leur vulnérabilité aux leurre, leurs surprenantes déficiences face au low tech, leur négligence du facteur humain, psychologique ou culturel. Et il suffit d'un bon cerveau et de quelques ressources pour s'emparer de la technologie de l'adversaire et pour en exploiter toutes les failles.

La dominance qui dans les sociétés animales régule l'accès à certaines ressources rares (nourriture, territoire, sexualité), structure la société, mais également permet de limiter les conflits. La dominance est en ce sens un phénomène de communication (le dominant fait connaître et accepter son statut) générateur d'autres formes de communication (rituel d'apaisement ou de soumission par exemple).

La dominance informationnelle a un double aspect: utilisation au service de moyens de contrainte, quête d'une prédictibilité (et d'une régulation) du comportement d'autrui. Sur le premier point, et sous réserve de vérification empirique, on peut difficilement douter que des satellites, des ordinateurs, des caméras ou des senseurs plus performants ne représentent un avantage stratégique. Sur le second, on peut fortement douter qu'il soit si simple de profiler pour anticiper, de jouer sur les représentations de l'autre et finalement sur sa volonté même. C'est confondre le domaine des moyens et celui des fins. Le paradoxe de l'infodominance est donc double: sa quête de la perfection technique est productrice de faiblesses. Il lui faut en effet dominer par l'information (posséder toutes les données décisives), dominer l'information (décider de ce qui se dit, se voit ou se croit, des discours et des images disponibles pour diriger les représentations que se font les acteurs), dominer en décidant ce qu'est l'information (formater nos modes de connaissances, diffuser des instruments à acquérir de la connaissance). L'infodominance autoproduit la complexité qui la menace.

En d'autres termes, il faudrait explorer un troisième grand domaine d'étude: celui du facteur symbolique. L'infodominance reposait sur les technologies du savoir (accumuler les données, interdire à l'autre d'en faire autant, donc prédire son comportement et le diriger). Il faudra apprendre à raisonner aussi en termes de croyances partagées.

Ce sera aussi une stratégie des intérêts, notamment parce que l'économie dite de l'immatériel a engendré des modes de contrôle, de déstabilisation, d'influence, etc. face auxquels l'intervention du politique devient une nécessité.

3.5 Influence sur l'opinion publique.

Au milieu des années '70, deux psychologues du Tavistock Institute - Eric Trist et Fred Emery - avaient déjà développé l'idée selon laquelle un groupe social, auquel on administrerait une série de chocs - tels que coupures d'électricité, krach économique ou boursier, ou attaques terroristes - d'intensité croissante, manifesterait une sorte de psychose afin de s'extraire d'une réalité traumatisante. Dans cette fuite, la télévision - qui est en elle-même une sorte de narcotique - jouerait un rôle central, permettant à une oligarchie de canaliser les sentiments de frustration liés à la perte de la souveraineté individuelle. Dans l'esprit des chercheurs, la société violente que décrit Anthony Burgess dans son livre *Orange Mécanique* serait la conséquence logique de plus de cinquante ans de manipulation de masse par le cinéma et la télévision. Une thèse qui semble familière à certains hommes politiques, soucieux de conserver pouvoirs et privilèges.

Dans les cinq dernières années, au moins une demi-douzaine de films à grand spectacle mirent en scène une attaque terroriste contre les États-Unis, le plus souvent planifiée par des ressortissants arabes. Les statistiques d'Hollywood estiment que ces films ont été visionnés par plus de cent millions d'Américains. Or le scénario de chacun d'entre eux fut supervisé par des «conseillers» dont l'expertise en matière de contre-terrorisme provenait parfois directement de la sphère militaire. Dans « *The Siege* », un thriller datant de 1999 et dirigé par Edward Zwick, une cellule de terroristes arabes prend pour cible la ville de New York. Tandis que les attaques croissent en intensité, des images montrent le président Clinton commentant la riposte américaine contre les réseaux de Ben Laden. Finalement, New York est placée sous la loi martiale et les citoyens de type arabe sont internés dans des camps. Commentant les événements du 11 septembre, un critique de cinéma new-yorkais constatait : «C'est un vrai scénario! Tout était écrit dans *The Siege!*»¹

Du fait de récentes méga-fusion - Warner Brothers et AOL par exemple -, le cartel du divertissement est entre les mains de gigantesques conglomérats militaro-industriels. Véritable phénomène de masse, l'industrie du spectacle est donc bien placée pour seconder les médias d'information dans la manipulation de l'opinion publique. C'est ainsi que la 20th Century Fox du magnat de presse Rupert Murdoch produira un film de fiction comme « *The Siege* » tandis que la chaîne d'information Fox News - appartenant au même groupe - diffusera en continu des reportages «réels» sur les réseaux terroristes de Ben Laden. La réalité finit alors par dépasser la fiction.

¹ Anthony Lane, *New Yorker Magazine*, 24.9.2001

En temps de crise, la télévision n'est pas seulement un médium charriant de l'information. C'est aussi une scène sur laquelle sont interprétés les actes-clés de la politique, une scène qu'utilisent les responsables gouvernementaux pour communiquer avec les protagonistes et avec leurs électeurs. « Les gens comme moi qui vont à la télévision, a confié un ancien diplomate au New Yorker, remplissent peut-être un rôle nécessaire. Nous sommes les voix de l'autorité expliquant que tout ira bien. Mais, en réalité, on n'en sait rien (...) Ce qui me rend le plus furieux c'est que, grâce à un mélange de surprise, de talent tactique, de chance et de symbolisme tout à fait exceptionnel, ils (les auteurs des attaques) ont remporté un grand succès. Mais cela je ne peux pas le dire à l'antenne. » Dans ce cas d'espèce, les responsables se sont cependant interdit de dire ce que la plupart des Américains savaient déjà et attendaient qu'on leur confirme. Au lieu de dissimuler quoi que ce soit et de rassurer, le procédé a produit un peu de méfiance et de distance.

Le politologue Michael Rogin a souligné que le président Ronald Reagan avait gouverné en utilisant pour sa communication les ressorts de vieux scripts cinématographiques. Le président Bush, lui, a eu également recours aux ficelles des westerns, annonçant par exemple qu'il exigeait qu'on lui livre M. Ben Laden « mort ou vif » (« Wanted, dead or alive »). Les petites phrases de ce genre nourrissent le nouveau discours politique ; la rhétorique qui divise le monde entre « bons et méchants » interdit toute possibilité de médiation et de connaissance.

Le cas idéal est celui d'un Etat qui à la fois disposerait d'armes de destruction massive et aiderait le terrorisme, rapprochant ainsi l'humanité du danger suprême, à savoir l'utilisation de celles-là par celui-ci.

Une fraction de l'administration Bush conduite par le secrétaire adjoint à la Défense Paul Wolfowitz s'est efforcée de démontrer que l'Irak représentait précisément ce cas idéal, que non seulement – ce qui est incontestable – il cherchait à se doter d'armes nucléaires et avait utilisé des armes chimiques contre sa propre population, mais qu'il était le complice, voire l'inspirateur ou l'organisateur, de l'attentat contre les tours jumeaux et des lettres à anthrax.

L'administration américaine annonçait le 20 mars que la « coalition » engagée contre l'Irak ne comptait pas moins de cinquante pays, représentant au total plus d'un milliard d'êtres humains. Impressionnante en apparence, cette affirmation relevait du tour de passe-passe. A l'aune des déclarations de soutien à l'opération militaire, la coalition politique rassemblée en 1991 par George Bush père rassemblait, elle, la quasi-totalité des pays du globe, avec pour seules exceptions le Yémen, Cuba, et quelques autres irréductibles. Sur le plan militaire, près de 40 pays avaient rejoint les Etats-Unis. Ils avaient fourni à la coalition quelques 160.000 hommes, plus de 500 avions de combat, et plus de 60 bâtiments navals. On

appréciera ainsi à sa juste mesure le culot de M. Rumsfeld, qui, le même jour, déclarait que la coalition de 2003 était plus large que celle d'il y a douze ans... en oubliant de préciser qu'il se référait pour Desert Storm aux pays ayant contribué des troupes ou des matériels, et pour Iraqi Freedom aux pays ayant déclaré leur soutien aux Etats-Unis !

Le département d'Etat affirmait également, sans rire, que sur la cinquantaine de pays soutenant l'action en Iraq, une quinzaine avait préféré garder l'anonymat. (Ces courageux participants furent immédiatement surnommés les « atlantistes anonymes ».)

Ce caractère « anglo-saxon » de la coalition alliée était encore renforcé par la mise au service de la cause de l'empire médiatique de Rupert Murdoch, dont l'emprise s'étendait à quelques-uns des principaux médias américains, britanniques, et australiens.

Dans un passé relativement récemment, on a fait appel à la puissance militaire à titre de représailles contre des attaques terroristes. C'est ainsi que les États-Unis ont riposté contre des attentats perpétrés par la Libye en 1986, par l'Irak en 1993 et par Oussama ben Laden en 1998 et 2001. Il n'y a pas de mesure antiterroriste plus énergique que la frappe militaire ; à ce titre, c'est aussi la manifestation la plus spectaculaire de la détermination d'un pays à vaincre les terroristes.

Les discordances et les différences n'ont pas leur place à l'antenne. Journalistes et officiels insistent sur le besoin d'unité. Cette doctrine non écrite a facilité la transition rapide entre la reconnaissance de la catastrophe et la déclaration de guerre informelle et consensuelle. Quelques minutes après l'attentat, les dirigeants américains l'avaient qualifié d'« acte de guerre ». Rapidement, la question de la pertinence d'autres définitions - crime, par exemple - fut évacuée. Quand, samedi 15 septembre, le président Bush annonça : « La guerre a été déclarée à l'Amérique et nous répondrons en conséquence », la télévision avait déjà préparé l'opinion à ce jugement. L'idée d'une discussion approfondie avant d'éventuelles ripostes diplomatiques ou non militaires ne fut presque jamais soulevée. Rares furent les réflexions consacrées au problème de « déclarer la guerre » à un réseau, et pas à un Etat.

C'est dans ce contexte propice que quelques grands prêtres font leur apparition sur les petits écrans. Dans les jours qui suivirent les attaques, l'organisation de défense de la liberté d'information Fairness & Accuracy in Reporting (FAIR) dénombra plus d'une douzaine de prestations télévisées pour l'ancien directeur de la CIA James Woolsey. Les commentaires de l'ancien secrétaire d'Etat Henry Kissinger furent aussi largement sollicités. Lorsque le ministre de la Justice John Ashcroft annonça l'abrogation de libertés fondamentales, ces mesures liberticides furent présentées par la presse écrite comme un « sacrifice nécessaire » et FAIR

remarqua que deux des trois principales chaînes de TV ne mentionnèrent même pas l'événement.

CONCLUSION

Les attentats du 11 septembre resteront l'une des plus audacieuses tentatives de manipulation médiatique jamais orchestrée. Les techniques de contrôle psychique des populations relèvent ici d'une stratégie cruellement simple. En premier lieu, l'usage de la terreur fige les gens dans un état de choc et accroît leur réceptivité aux suggestions médiatiques. Un message unique est ensuite martelé sans relâche, tandis que tous les faits contradictoires sont soigneusement ignorés. En réponse à l'anxiété engendrée par le traumatisme, la population démoralisée est alors peu à peu invitée à abandonner sa souveraineté pour remettre son destin aux mains d'un pouvoir fort.

Dans les nouveaux conflits ce ne sont plus les rapports de force qui donnent l'avantage mais la capacité de maîtrise des perceptions, des systèmes de représentation, bref de l'émotion. Les buts officiels (diffusion de la démocratie et des valeurs occidentales) ne sont pas toujours ce qui motivent l'action (maintien du niveau de vie US et de sa progression) mais sont les meilleurs moyens de convaincre l'opinion du bien fondé de la stratégie mise en œuvre.

Les médias ne sont pas que des multiplicateurs potentiels de la désinformation. Ils en font la mise en forme et la mise en scène. C'est une chose de réfuter un opuscule distribué sous le manteau, cela en est une autre de répondre à l'image de prisonniers derrière des barbelés. À l'ère du télex, on a le temps de combattre une dépêche d'agence par un contre communiqué, mais on ne résiste pas à l'émotion mondiale live des images de quelque Timisoara comme si vous y étiez. Un démenti tombe trop tard quand l'hystérie de l'actualité a remplacé un drame ou une indignation par une autre.

Cette maîtrise de l'émotion se traduit dans les moindres détails. Microsoft a ainsi diffusé un patch logiciel pour supprimer les tours jumelles de son programme de simulation de vol Flight simulator. Il ne faudrait pas annihiler l'effet stimulant de l'émotion du 11 septembre en la ressassant durant un moment de loisir !

BIBLIOGRAPHIE

- Hyperterrorisme: la nouvelle guerre; François HEISBOURG; édition Odile Jacob; 2002
- J'ai vu finir le monde ancien; Alexandre ADLER; 2002
- Après l'empire; Emanuel TODD; édition Gallimard 2002
- Strategic-Road.com / Tropes Web V1.0 /Acetic, 2000-2002
- L'obsession anti-américaine; Jean-François REVEL; édition Plon; 2002
- Petite histoire de la désinformation; Vladimir VOLKOFF; édition du Rocher; 1995
- Paul VILIRIO, la stratégie de la déception, 2000
- P. Virilio, L'écran du désert. Chroniques de guerre, Paris, Galilée, 1991
- Joseph Cyrulik, Asymmetric Warfare and the Threat to the American Homeland, Center for Strategic and International Studies (CSIS), Georgetown University of Washington DC
- Eric Klinenberg, Heat Wave : A Social Autopsy of Disaster in Chicago, University of Chicago Press, 2002
- R. Debray, Cours de médiologie générale, Paris, Gallimard, 1991
- P. Bourdieu, Sur la télévision, Paris, Liber, coll. Raisons d'agir, 1996
- A. Dubied et M. Lits, Le fait divers, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je?, no 3479, 1999
- P. Mannoni, Un laboratoire de la peur, terrorisme et média, Marseille, Hommes et Perspectives, coll. Psychologie et Société, 1992
- Ph. Marion «Narratologie médiatique et médiagenie des récits», Recherches en communication, no 7, 1997.
- L. Quéré, Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne, Paris, Aubier Montaigne, coll. Babel, 1982
- Le culte de l'émotion, Michel VOLLE; www.volle.com; 2002
- De la démocratie en Amérique ; Alexis de Tocqueville